

plus de sérieux, plus de profondeur et de vérité.

Quel fiancé sera digne de recevoir cette noble affection, que le sceau du sacrement rendra inviolable et perpétuelle ?...

Il y a dans les natures féminines une singulière puissance d'illusion qu'il ne faut pas caresser. Elles se croient ingénument douées de toutes les perfections imaginables ; cela vient de la beauté des rêves qu'elles se plaisent à faire ; l'idéal les tourmente de bonne heure, et, de toute la force de leurs instincts, elles aspirent à le réaliser. Leur intelligence vive comprend le bien, leur imagination, plus vive encore, entrevoit le mieux ; mais leur volenté souvent n'accomplit ni le mieux ni même le bien.

Il leur manque des qualités viriles qui leur donneraient quelque chose d'achevé, de même que certains charmes de l'âme ajouteraient au caractère de l'homme un heureux complément. L'éducation doit suppléer à la nature ; son travail sera de développer dans l'homme la délicatesse du cœur, et dans la femme l'énergie de la volonté, de régler de part et d'autre les tendances qui se tromperaient de direction, surtout de ramener invinciblement les affections à l'unique objet qui les puisse pleinement satisfaire, la vertu, la piété, les qualités solides.

Pour élever la femme à la hauteur de sa mission, pour qu'elle puisse la remplir dans toute son étendue, on doit comprimer en elle certains penchans qui ne sont que trop encouragés, développer au contraire des sentiments et des facultés qui périclitent, hélas ! faute d'aliments. La femme est faite pour plaire : telle est la pensée qui préoccupe trop exclusivement les parents et leur fait souvent sacrifier le nécessaire au superflu. Lorsqu'ils ont pu donner à leurs filles un vernis brillant d'éducation, des talents agréables, des manières élégantes et un certain esprit de conversation, ils croient avoir accompli leur tâche. Voyant le but dans ce qui n'est qu'un moyen secondaire, ils abaissent la dignité de la femme, et forment des natures superficielles qui sont trop souvent le fléau ou la perte de leurs familles.

Fortifier le cœur tout en l'élargissant, le rendre généreux par le

sacrifice, mais réservé dans le don de lui-même ; voilà le résultat qu'il faut se proposer dans l'éducation de la jeunesse, et sans lequel une femme pourra devenir égoïste, malheureuse ou coupable, jouet de ses passions ou victime de ses illusions.

L'âme religieuse plane au-dessus des sentiers tortueux de ce monde. Sans doute, une grande distance la sépare encore de Dieu ; et, avant d'arriver à lui, son vol et son ardeur pourront se ressentir fréquemment des vents contraires, de l'aridité des lieux et de sa propre lassitude ; mais du moins l'œil de son âme le verra sans cesse ; et dans les pures régions qu'elle traverse, son regard, fixé constamment sur la lumière éternelle, ne se laissera plus séduire par les fausses lueurs qui trompent trop souvent les pauvres voyageurs d'ici-bas.

MME D'ADELSTAN.

II

L'épouse.

Le Verbe incarné a réhabilité la femme et replacé le mariage sur son antique fondement par ces mots si simples : " L'époux et l'épouse ne feront qu'une même chair ; ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas." Par le lustre dont il a environné la Vierge Mère, il a fait de l'esclave une reine ; il l'a tirée d'une servitude honteuse, ou d'une liberté effrénée qui n'était qu'un autre esclavage, pour lui donner sur les mœurs publiques une modeste et souveraine action. Il en a fait un modèle exquis et inviolable de dignité tempérée par la grâce, un vase de délicatesse, un ange de consolation et de joyeux dévouement. Protégée par la vertu de Jésus, abritée par le nom de Marie, elle a passé dans nos villes et nos campagnes comme la gracieuse apparition de la décence et du bien : elle s'est assise heureuse au sanctuaire de la famille : elle y a retenu ses fils et ses filles ; et l'amour dont elle s'est vue l'objet de la part de son époux, a pu se formuler dans ces mots de Polyeucte à Pauline : " Je t'aime beaucoup moins que mon Dieu, beaucoup plus que moi-même.

La liberté morale de la femme a commencé le jour où l'Eglise lui a donné un confident, un guide en Jésus-Christ qui la dirige et la console, qui toujours l'écoute et souvent l'encourage. La vie de l'âme étant tout ce qui compte, il est juste et raisonnable que le pasteur qui sait faire vibrer les cordes divines, le conseiller direct qui tient la clef des consciences, soit plus que le père, plus que l'époux.

Cette conscience que le Christ a faite à la femme, les impies de nos jours s'efforcent de l'anéantir. Au lieu de considérer la femme comme un être libre et responsable devant Dieu, ils nous la montrent dans tous leurs livres comme la propriété de l'homme qui est son maître, son juge, son législateur et sa fin. Pour eux, la femme n'est point une âme qui a des destinées sublimes et des devoirs imprescriptibles, mais un être frivole, qu'on adore sans l'estimer, et dont l'existence n'a d'autre but que l'agrément ou l'utilité de son seigneur. Pour mieux la plier à ce rôle, ils lui refusent le droit d'orner son esprit, et de développer ses facultés par une instruction sérieuse, et l'obligent à déguiser ses aptitudes ou ses connaissances comme on déguise une infirmité. Ce sont des maris sans vertu qui aiment ainsi les femmes sans valeur. Une femme supérieure oblige son époux à compter avec elle, et il est rare que celui-ci aime un pareil contrôle. Il aime mieux une femme nulle et frivole qu'une femme sérieuse et instruite ; l'une est un jouet qui l'amuse, l'autre est une conscience qui le juge et souvent le condamne. Mais une femme qui se respecte, ne permettra jamais à un homme de la ravalier au niveau d'un meuble, pas même d'un enfant gâté.

III

La Femme et la Mode.

N'imitiez pas ces femmes qui, du haut de leurs fantaisies, menacent continuellement, par des dépenses exagérées le repos de leur famille et le bonheur de leur mari. Que vos vêtements soient en rapport avec votre position sociale. Ne soyez ni la première ni la dernière à adopter une mode nouvelle. Ne